

Friedrich Dürrenmatt

Vallon de l'Ermitage

1980/83 [1964-1987]

Plus le temps avance, plus il resserre les mailles du filet dans lequel il nous prend : la première fille dont je sois tombé amoureux venait déjà de Neuchâtel. Elle s'appelait Claudine, ou peut-être tout autrement. Elle était belle. Je n'avais que huit ans, ou même sept, et mon amour n'était pas payé de retour. Je pestais contre mon âge, et c'est à vrai dire cette seule irritation qui reste dans mon souvenir, plus que l'objet de ma flamme, qui avait dix-sept, dix-huit ou vingt ans, et qui était une jeune femme. Elle séjournait chez nous durant les vacances, elle était habillée de blanc et se tenait dans notre jardin, assise à une table. Elle lisait. La table était proche d'un sapin sur lequel je grimpais, le regard avide.

À Neuchâtel même, je n'arrivai qu'en juin 1940 ; les Allemands envahissaient la France. Je venais de Berne à vélo, et je me rendais à La Tourne, au-dessus de Rochefort, auprès d'un pasteur entouré d'une ribambelle d'enfants. J'étais censé améliorer mon français. Je n'y suis pas encore parvenu aujourd'hui. La route Berne-Neuchâtel a été élargie depuis, mais pour l'essentiel elle n'a pas changé (si l'on ne prend pas l'autoroute en direction de Morat). Il est vrai qu'à côté du vieux pont de bois de Gümmenen on en trouve maintenant un nouveau ; les tournants de Gurbrü n'existent plus, et dans la plaine, en direction de Chiètres, la rangée des peupliers a été abattue depuis longtemps. On ne retrouve pas non plus la vieille route qui de la Thielle gagne Saint-Blaise ; dans mon souvenir elle était très étroite et longeait des murailles étirées.

De Neuchâtel même, telle qu'elle était alors, il m'est resté l'impression d'une route interminable, montante, c'était probablement la rue de l'Ecluse, qui se faufile entre la falaise du Château et le pied sud du Jura, en direction de Peseux et de Corcelles. La chaleur de midi était grande quand je poussais mon vélo dans la côte. Les dernières maisons de Corcelles sont toujours là aujourd'hui. Je ne me doutais pas que douze ans plus tard je reviendrais à Neuchâtel. Mon ascendance du côté maternel aurait dû me rendre méfiant sur ce point, mais je ne me suis jamais particulièrement soucié d'elle, elle était trop compliquée. Et c'est tout récemment que j'ai appris de la bouche de ma tante, la sœur de ma mère, âgée de quatre-vingt-dix ans, que ma grand-mère (qui avait épousé mon grand-père, veuf avec enfants, alors qu'elle était veuve avec enfants) venait de Neuchâtel, où elle avait atterri avec ses deux sœurs, et qu'un neveu de ma grand-mère avait émigré dans les Indes néerlandaises ; là-bas, il avait tenu la baguette d'un orchestre militaire, mais sa carrière artistique avait connu une fin brutale : vaincu par le mal du pays, il avait décidé de retourner à Neuchâtel. Sa femme, une autochtone, à l'issue de son concert d'adieu à Bandung ou à Surabaya, ou dans une quelconque ville javanaise, l'avait empoisonné. Le petit-neveu avait été manifestement très aimé, et par le détour de mon arrière-grand-père et de mon arrière-grand-mère maternelle, certains gènes qui hantaient sa personnalité trempent aussi dans la mienne, si l'on peut parler de tremper pour des gènes. Et il est pensable, si le chef d'orchestre a eu des enfants, que les mêmes gènes s'ébrouent encore à Java, dans d'autres individus. La légende est obscure, comme toutes les légendes. Dans sa préhistoire s'y mêle aussi une certaine famille d. P., qui pourrait être de Pury, comme le présume ma tante, qui a hérité d'objets portant ces initiales.

Mais ce n'est pas seulement moi qui suis, peu ou prou, un produit neuchâtelois. Le long de la route Neuchâtel-Valangin, on trouve une des banques de sperme du pays. De grandes écuries bien propres, un bâtiment administratif, la salle d'attente pour les hôtes – dans la mesure où ce sont des humains – comme chez le dentiste. Des catalogues qui traînent. À l'extérieur, une exploitation agricole. Par la fenêtre pénètrent des cris primaires : une trentaine de puissants taureaux trottent dans une cour ovale, surmontée d'un toit ; un anneau dans leurs naseaux les rattache, par une chaîne, à un rail d'entraînement, sous le toit. Ils trottent ainsi durant une heure ; quand on les libère, les gardiens les conduisent dans un vestibule. L'appareil, avec son sac chauffé à 38°, ne ressemble guère à une vache, mais le taureau s'y trompe, le sac produit la chaleur d'un vagin bovin, cela ne dure que quelques secondes, hop ; on change l'éprouvette au-dessous du sac, et déjà c'est le colosse suivant qui fait sa monte, hop, jusqu'à ce que tous les taureaux se soient répandus, tandis qu'à l'extérieur d'autres

animaux, meuglant sourdement dans leur cour ovale, sous leur toit, continuent de trotter. Après chaque saillie, l'éprouvette, avec son précieux liquide, est transmise par un guichet dans le laboratoire.

Dans le vestibule, sous le commandement des gardiens, l'affaire est menée rondement et rudement, comme dans un énorme bordel technique ; on est à l'armée. Mais dans le laboratoire, l'atmosphère change. Les choses se passent cliniquement, scientifiquement, et non sans une dextérité toute féminine. Les laborantines, dans leur blouse blanche, sont impressionnantes : elles étiquettent les éprouvettes, enregistrent les numéros sur un protocole, prélèvent des échantillons de substance mâle, placent les plaquettes de verre sous le microscope, avec leur couche de spermatozoïdes fourmillants et frémissant de la queue, porteurs des gènes où sont programmées les qualités promises par le catalogue. Une éjaculation comporte 6,8 milliards de spermatozoïdes ; les laborantines vérifient qu'elle soit suffisamment riche pour être exploitable. Si le taureau reproducteur est en forme, et la semence louable, tout se passe, après le test, de manière entièrement automatique. Pour une fécondation artificielle, il faut 25 millions de spermatozoïdes (je cite de mémoire) et c'est ainsi qu'un taureau, en une pénétration dans le vagin artificiel, peut produire environ deux cent cinquante bœufs. Tandis que les laborantines et les appareils travaillent encore, les taureaux, une fois accompli le labeur quotidien, reposent commodément dans leurs stalles immenses ; on passe avec circonspection devant ces colosses, devant tant de puissance étalée. Cette prestation force un respect silencieux. Les écuries, d'ailleurs, ont quelque chose de nordique, qui ressemble au Walhalla, on s'y étendrait volontiers au flanc des héros. C'est à l'écart de ces puissants bâtiments que se trouve une petite étable, comme dissimulée, une sorte de cabane, plutôt. Là se tient un individu dont on ne recueille la semence que de loin en loin. Un bouc brun et barbu, vénérable comme les temps originels, puant comme la peste, que tout ensemble on admire et l'on évite, un mélange de Pan et de diable, un producteur de spermatozoïdes à qui, par un humain penchant pour les animaux, par une humaine compréhension de son caractère exceptionnel, on a donné une chèvre pour compagne ; et vraiment, ce couple m'apparaît comme Philémon et Baucis.

Ce n'est pas loin de cette idylle que nous habitons maintenant depuis plus d'un quart de siècle, dans la partie supérieure d'une petite vallée, au-dessus de Neuchâtel. Nous avons été séduits par une lettre qui parlait d'une maison à vendre, « avec bibliothèque incorporée ». Lorsque nous avons emménagé, le menuisier travaillait encore dans la maison, le courant électrique n'était pas encore raccordé, et je fis cuire une soupe dans la buanderie. Le chemin qui passe devant chez nous grimpe le long de la lisière de la forêt de Chaumont puis disparaît dans les arbres. La petite vallée est fermée par une crête rocheuse appelée Rocher de l'Ermitage, d'où son nom.

A son pied se creusent plusieurs cavernes peu profondes, ou plutôt de larges niches, quelques-unes orientées vers la vallée, et dans lesquelles, durant les nuits d'été, les étudiants et les apprentis de commerce font la fête. Cela va bon train. Discours fougueux, chants, puis braillements. Les filles piaillent. Les plus sonores sont les Suisses alémaniques. Ils sont venus à Neuchâtel pour apprendre le français, et le résultat, c'est une espèce de sabir qu'on appelle « français fédéral ». Il arrive aussi que dans ces grottes un groupe religieux se fasse remarquer. On entend alors résonner : « *Jésus, sauve-moi*¹ », suivi d'Ave, de hosannas et d'amen longuement étirés. Une fois j'ai bramé : « *Jésus, donne-moi le silence* », mais en pure perte. Dans une de ces cavernes, au XV^e siècle, un certain Nicolas de Bruges doit avoir séjourné, faisant l'ermite. Manifestement, il ne fut occupé de dévotion que pour un temps, car il s'était gardé une maison à Neuchâtel, et fabriqua de la poudre à canon.

La vallée elle-même n'a pas apporté grand-chose à l'Histoire. Que le cimetière juif s'y soit trouvé, c'est ce qu'un certain Abraham Amiest, en 1692, est en mesure de rapporter. Mais la pieuse reine Berthe, qui à la fin du IX^e siècle à Payerne (alors Peterlingen) gouverna le royaume de Bourgogne, au-delà du lac de Neuchâtel, bannit les Juifs de la ville éponyme, « *sans jamais leur permettre d'y rentrer* ». Après la disparition du cimetière, les vignobles ont dû s'élever jusqu'au rocher, si l'on en juge par les murs de vignes écroulés. Quelques siècles plus tard, la petite vallée est échue aux de Merveilleux, qui à vrai dire s'appellent Wunderlich, et dont le premier ancêtre, Hans Wunderlich, était cuisinier du comte de Neuchâtel, vers 1430. De manière générale, la région semble susciter les gourmets : les premiers habitants de la rive du lac, dans les temps préhistoriques, avant l'arrivée des Celtes, doivent avoir été cannibales ; comme nous tous, d'ailleurs, dans la très sombre nuit des temps.

Lorsque les comtes de Neuchâtel s'éteignirent, ce coin de terre revint à la maison Orléans-Longueville. Quand celle-ci s'éteignit à son tour, c'est le « roi en Prusse », Frédéric I^{er}, qui hérita en 1707 de la Principauté, fort d'un avis de droit du philosophe Leibniz, mais également encouragé par la

¹ Les passages en italiques sont en français dans le texte (ndt).

politique du chancelier neuchâtelois, Georges de Montmollin ; un de ses descendants – il en a beaucoup – habite au bas de la vallée dont j’habite le haut. En 1848, Neuchâtel se libéra des Prussiens et se proclama République. Est-ce que l’inévitable résultat de cet ordre nouveau fut qu’elle « retomba dans la barbarie », comme le prophétisait un écrit publié à Berlin cette année-là ? Je ne me risquerai pas à trancher sur ce point : le Vallon de l’Ermitage est trop retiré.

Au-dessous de notre jardin le terrain descend en pente raide ; le versant d’en face est couvert de forêts, mais notre vue, au-delà, porte jusqu’au lac. Plus loin encore, ce sont les campagnes fribourgeoises et vaudoises, des collines boisées qui s’élèvent jusqu’aux premiers contreforts des Alpes. De chez nous, par de claires journées d’automne ou d’hiver, ou lorsque le foehn souffle des Alpes, notre horizon va du Finsteraarhorn jusqu’au Mont Blanc, en passant par la Blümlisalp, et l’on peut même reconnaître le Cervin, une pointe minuscule. Tous ces sommets sont une partie du massif qui jaillit de la mer de Téthys voilà 100 millions d’années, en poussées diverses et formidables, et dont la dernière a fait venir au jour le plateau et la chaîne du Jura. C’est sur le flanc sud de ce dernier que Neuchâtel et moi-même nous nous sommes établis.

Si j’observe à la lunette les Alpes et leurs contreforts, plus vieux de quelques millions d’années, je peux repérer le clocher de Guggisberg. C’est de ce village qu’est originaire ma famille, et je suis toujours bourgeois de cette commune. La lunette que j’utilise dans ce cas-là est un grand Zeiss binoculaire, monté sur pied. J’y recours parfois pour observer les exercices de tir de l’aviation fédérale. Les cibles ont été disposées dans le lac, à environ vingt kilomètres, dans la région d’Estavayer. A travers la lunette, vous voyez une espèce de village sur pilotis, les Mirage passent en grondant au-dessus de moi, et je peux nettement voir l’impact de leurs tirs. Mais le plus souvent j’utilise ma lunette pour observer la lune et les planètes. J’y vois Jupiter et Saturne, comme piqués dans le ciel. Pour la chasse aux nébuleuses spirales, je recours à un télescope à miroir de vingt-deux centimètres, il ressemble à un canon primitif, un mastodonte. Lorsque des promeneurs du dimanche, du haut du rocher, se mettaient à lorgner vers moi avec leurs jumelles, je postais minutieusement mon instrument et je le braquais sur eux : du coup, les promeneurs quittaient en toute hâte leur lieu d’observation.

C’était il y a bien des années. Entre-temps, notre jardin s’est étoffé. Lorsque nous nous sommes installés dans la maison d’habitation, ce jardin, comme les abrupts pâturages, jusqu’au rocher, étaient dépourvus d’arbres. Sauf quelques arbres fruitiers au sommet du jardin, côté montagne. Cerisiers, pruniers, cognassiers ; mais les oiseaux mangeaient les cerises et les prunes, la forêt était trop proche. Tout autour de la maison, des plates-bandes de légumes, bordées de pierres blanches du Jura, et qui ressemblaient à des tombes. Le propriétaire de la maison avait vécu du jardin et ne supportait aucun arbre autour de son logis, qui était exposé en plein soleil ; c’était un cube jaune avec un toit plat (le premier à Neuchâtel), genre haut-de-forme aplati. La maison était restée inhabitée durant deux ans. Elle était trop à l’écart pour les Neuchâtelois ; voilà ce que me disait le propriétaire qui me la vendit ; c’était pour m’amadouer. Mais à vrai dire je flairais un autre motif, et à peine étions-nous installés que ce motif apparut au grand jour : le toit n’était pas étanche. Nous consultâmes un architecte. Il fallait rénover cette toiture. Le coût se montait au dixième du prix d’achat de la maison. Comme je m’étais déjà saigné, je ne voyais pas comment entreprendre cette réparation.

Dans l’attente des inondations à venir, quelques semaines après la création munichoise du *Mariage de Monsieur Mississippi*, je me trouvais dans un café, bien déprimé, lorsqu’un vieil homme massif se laissa tomber sur le siège d’en face, et se présenta aussitôt. D’après son nom, il devait être originaire de la même commune que moi, et de fait il venait aussi de Guggisberg. En outre, il sortait tout juste du pénitencier de Witzwil et jouissait de ses premières heures de liberté depuis plusieurs mois. Au cours de notre conversation, je lui racontai l’histoire du toit perméable. Or l’homme de Guggisberg avait été jadis entrepreneur. Est-ce qu’une porte conduit à ce toit ? demanda-t-il. Je répondis que oui. Est-ce que cette porte est pourvue d’un seuil en fer ? questionna-t-il encore – nous avions déjà commandé pour la deuxième fois trois décés de fendant. Je hochai de nouveau la tête affirmativement. Alors je vois le problème, dit l’homme de Witzwil. Il me réparerait ce toit, ça coûterait cinq francs. Nous bûmes pour la troisième fois trois décés de blanc, puis, à la droguerie Schneitter, il acheta pour cinq francs de mastic à bateaux, et nous nous mîmes en route pour la maison qui prenait l’eau. Avec un marteau, il travailla le béton qui se trouvait sous le seuil de métal, épuisa tout son mastic, et le toit fut étanche ; il le demeura jusqu’à ce que je fasse rénover la maison treize ans plus tard. Encore aujourd’hui je suis reconnaissant à cet homme.

Plus tard, nous commençâmes à mettre des fleurs, à réarranger de mille manières le jardin, à construire une piscine, une autre maison, dont j’ai fait mon lieu de travail. A la place des légumes

poussèrent des fleurs, puis à la place des fleurs, des buissons et de nouveaux arbres, et maintenant, après plus de vingt-cinq ans, notre jardin est devenu une partie de la forêt. Mais ce n'est pas seulement notre jardin, c'est aussi le vallon tout entier qui se couvre de végétation. La forêt, au-dessus de chez nous, au-delà du chemin, semble être restée la même, mais les épicéas, les hêtres et les chênes qui la composent pour l'essentiel, ont grandi ; si l'on grimpe là-haut, c'est moins cultivé, plus sauvage qu'auparavant, et je ne parviens plus à y pénétrer qu'avec peine. Propriété privée. Au-delà du rocher, la forêt appartient à la commune. C'est à travers elle que me conduisent mes promenades quotidiennes, en compagnie, ces dix dernières années, de mes deux bergers allemands, avec lesquels je parle en dialecte bernois. Depuis trois ans c'est un nouveau couple, mais je n'ai pas changé les noms. La promenade est toujours la même : un trajet circulaire, dont il m'arrive de changer parfois le sens. En marchant, je travaille volontiers dans ma tête, à peine ai-je conscience d'être en forêt. Quelque part se trouve toujours le tronc pourrissant sur lequel je montai pour la première fois, tenant par la main mon fils qui n'avait pas encore cinq ans. Une forêt ne se transforme que de manière imperceptible, mais celle-ci s'est éclaircie durant ces trois dernières années. Comme si elle était perdue pour moi. Autrefois, je pénétrais avec mes chiens dans d'étroits sous-bois ; maintenant le terrain surgit à nu, des blocs erratiques frappent les regards, alors que je ne les avais jamais remarqués. A ces trouées, c'est à peine si je me suis habitué aujourd'hui.

Cependant ce n'est pas seulement la forêt qui a changé, c'est aussi Neuchâtel, même si ce changement ne m'est apparu que progressivement. Quelqu'un récemment s'est étonné que je ne dise jamais « Neuenburg ». Ce n'est pas pour rien. Si j'avais pu le dire, j'aurais accepté la ville, mais avec « Neuchâtel » je la tiens à distance polie, elle ne m'est jamais devenue tout à fait familière. Il y a toujours des quartiers que je ne connais pas. Ainsi, un jour, je me promenais avec un psychiatre de mes amis, descendant de la gare jusqu'à sa maison, par des escaliers, sous des charmilles dont je n'avais pas le moindre soupçon, et nous avons passé devant un mur creusé en niche et couvert d'inscriptions à la craie : « *Cherche fille, 15 ans, pour faire l'amour* », etc. De même quand je monte en voiture de la poste principale vers la gare, je passe devant un petit palais niché à gauche derrière les maisons ; cela fait un certain temps que je me propose de le regarder de près ; eh bien, il m'a fallu plus de vingt ans pour le remarquer, et je n'ai pas encore pris le temps de le considérer vraiment ; je ne le ferai sans doute jamais. Quant à la poste principale, près du port, c'était le bâtiment le plus laid de la ville lorsque nous avons déménagé à Neuchâtel. La construction, dans le style palais, en grès jaune neuchâtelois, qui remonte à peu près au tournant du siècle, est pénétrée par la foi dans la mission unificatrice de la poste. A son fronton, au-dessus de la rangée de fenêtres supérieure, les noms d'Etats depuis longtemps disparus restent ciselés, tels la Serbie et le Monténégro. Ici, ils ont survécu.

Aujourd'hui la poste, depuis sa rénovation, est devenue un des plus beaux bâtiments de la ville, transfigurée par le charme de la nostalgie, offrant un bienfaisant contraste à l'épidémie des constructions modernes qui n'a pas épargné Neuchâtel. Du bateau à moteur de mon éditeur de théâtre, la petite ville est devenue indiscernable. Ce n'est plus qu'un des faubourgs du faubourg nommé Serrières, et qui la domine de ses bâtiments tout en hauteur. Il est difficile de déterminer où se trouve Neuchâtel ; le château et la cathédrale, on les découvre presque par hasard, et la vieille ville est comme ensevelie. Je conduis parfois des connaissances à la cathédrale, la « Collégiale ». Le tombeau des derniers comtes de Neuchâtel ne manque pas de comique. Jadis il était au niveau du sol ; les comtes qui autrefois y étaient étendus, mais qui, toujours en train de prier dans leurs armures, se sont maintenant relevés avec le tombeau, affectent une pose homo provocante. Dans le château où siégeait le Parlement, mon fils, qui refusait de poursuivre son service militaire, a été condamné à trois mois de prison, parce que sa décision ne s'accordait pas avec l'impératif catégorique de Kant. Lorsqu'ensuite je demandai au juge ce qu'il entendait par l'impératif catégorique de Kant, il me regarda d'un air méfiant, puis décida qu'il n'avait pas à discuter, c'était l'ordre de Berne.

A part cela, qu'un tapis de pierre s'étende sur Neuchâtel, ce n'est pas sans cause : lorsque la ville a grimpé le long des contreforts rocheux de Chaumont, elle a secoué dans le lac tout ce qu'en avaient détaché ses pioches et ses pelles, et la rive mord toujours davantage sur les eaux. En outre, cette cité possède la particularité de tourner le dos au lac. Certes, les canots et les bateaux à voiles s'y ébattent, mais les banques, le collège, la poste, le musée, établis sur la rive, apparaissent la nuit, sans éclairage, comme des souches mortes. Neuchâtel est la ville des murs. Ce n'est pas pour rien que parmi ses potentats occultes, on compte deux entrepreneurs en construction, dont les familles sont originaires d'Italie et du Tessin.

L'un d'entre eux, qui maintenant repose sous terre, je le voyais souvent au « Rocher », le bistrot de mon ami Liechti, je veux dire la partie vraiment bistrot, et non pas derrière, la petite salle à manger qui

est devenue un restaurant connu. A première vue, l'homme avait l'air d'un contremaître d'un de ses nombreux chantiers, mais il respirait un calme, une sûreté singulières : la tranquillité des vrais puissants – c'est ainsi que je m'imagine le garde-forestier d'Ernst Jünger. Il me saluait poliment. Les méchancetés que je lui disais parfois sur le F. C. Xamax, il les accueillait avec placidité. Au travers de ce club, lui et son clan tentaient de se faire aimer de la population ; chez moi aussi, ce club joue un rôle, car parmi les rares portions de Neuchâtel qui soient visibles de notre jardin, à part trois toits qui dépassent des arbres de l'autre côté du vallon, et le clocher de l'église catholique, il y a le terrain de football, en contrebas, près du lac. Le grondement de la foule monte puissamment jusqu'à nous quand un but est marqué ; si le club perd, il règne un silence de mort. Cependant, ce qui nous parvient, ce ne sont pas seulement les cris du match, c'est aussi le vacarme des fêtes qu'on célèbre dans la ville : les orchestres à vent, les tambours, la musique des échoppes sur la place voisine de la poste.

Et parfois, lorsque je rentre nuitamment, en voiture, de Zurich ou de Berne, je passe devant l'« Escale » ou, en face, le café « Du Théâtre » ; les gens sont assis là, en foule compacte, et je me souviens des temps où j'essayais de me sentir chez moi à Neuchâtel. Que cette tentative ait échoué, cela tient à plusieurs raisons : je n'ai jamais eu de lien particulièrement étroit avec la culture française ; or ce qui se passait en dehors d'elle ne comptait pas pour Neuchâtel. Il s'ajoute à cela que la première année, l'écrivain Ludwig Hohl habitait chez nous. Ce n'était pas volontaire. Un sculpteur connu m'avait appelé de Genève. Hohl se trouvait dans l'établissement de Bel-Air, je devais l'en sortir. Etait-ce pour protester contre la ville ou contre ses humbles conditions d'existence, il avait lâché des coups de feu dans une rue de Genève. Du coup, la police l'avait conduit à l'asile. Je connaissais déjà Hohl depuis les années que j'avais passées au bord du lac de Bière. Il m'avait téléphoné, une nuit qu'il se trouvait à l'auberge de la Croix. Comme le funiculaire ne circulait plus, je suis descendu à pied à travers les vignes, et j'ai trouvé Hohl à l'auberge. Mais à peine l'avais-je salué que nous fûmes arrêtés par deux policiers. Hohl, alors qu'il cherchait à me joindre, avait composé deux fois par mégarde le numéro du poste de police de Tavannes, et, dans son irritation, avait déclaré qu'un meurtrier se trouvait à la « Croix » de Ligerz. C'est seulement ensuite qu'il avait réussi à faire mon numéro. J'eus bien de la peine à calmer la police. Je n'évitai pas une amende, mais j'étais heureux de pouvoir enfin remonter avec Hohl, à « Festi », où j'habitais avec ma famille. C'était une claire nuit de pleine lune, les vignobles étaient éclairés presque comme en plein jour, même si c'était d'une lueur blanche et bleuâtre. Je montais le premier, en direction de ma maison, Hohl quelques mètres derrière moi, ne cessant de réciter à haute voix : « Que tu ne puisses achever, c'est cela qui te grandis ». Soudain, la citation de Goethe résonna de façon plus sourde. Je me retournai, Hohl n'était plus visible. Je redescendis dans la vigne en criant : « Ludwig, Ludwig ! ». Sourdement, comme venue des profondeurs de la terre, une voix me parvint : « Que tu ne puisses achever, c'est cela qui te grandis ». Enfin je le découvris, il était tombé dans un trou, et j'eus bien de la peine à l'en extraire.

Cet incident mis à part, le séjour à « Festi », au-dessus de Ligerz, ne fut pas sans complications. De la femme dont il s'était séparé, il avait une fille qui séjournait dans un home d'enfants, dans un village du Jura. Hohl conçut les plans le plus compliqués : grimper sur une montagne, d'où il pourrait observer sa fille avec des jumelles. Il fit ses calculs : quand il devait partir, etc. Mais il ne réalisa aucun de ses projets. Parfois c'était le temps qui ne lui inspirait pas confiance, parfois c'étaient les jumelles. Puis il regagna Genève. Quand j'appris qu'il avait été enfermé dans l'asile d'aliénés de cette ville, je m'inquiétai. Je partis pour Genève. Je rencontrai dans un bistrot le sculpteur connu. Il était gros et ivre, assis entre deux putains également grosses et ivres. Nous partîmes à quatre dans un taxi, direction l'asile, pour sauver Hohl. Je finis par convaincre péniblement les putains de ne pas nous accompagner là-bas, le sculpteur saoul était déjà suffisamment encombrant. Le médecin-chef nous reçut d'ailleurs sans trop d'amabilité, notamment parce que le sculpteur exhalait sa rage. A la fin, je fus déjà content de pouvoir tout simplement quitter l'asile – sans Hohl, mais avec le sculpteur, qui continuait de sacrer.

Ce n'est qu'une semaine plus tard que je parvins à libérer Hohl. J'étais revenu sans le sculpteur. Je dus promettre d'emmener Hohl à Neuchâtel. A peine avions-nous quitté l'asile qu'il fit arrêter le taxi et disparut. Je croyais déjà qu'il s'était enfui lorsqu'il revint avec deux bouteilles de rhum. Le voyage vers Neuchâtel, il le fit en dormant dans un compartiment de troisième classe, au-dessus de moi, dans le porte-bagages. Vivre avec lui n'était pas facile. Les enfants étaient encore petits, ma belle-mère habitait avec nous, la maison était pleine à craquer. Hohl logeait dans une chambre au rez-de-chaussée, donnant sur le chemin qui monte au Rocher de l'Ermitage. Il avait entièrement tendu la pièce avec des ficelles, auxquelles il suspendait ses aphorismes à l'aide de pinces à linge. Il se promenait là-dedans comme dans une toile d'araignée. Son travail ne consistait pas à réécrire ses aphorismes, mais à les

réorganiser. Le matin il travaillait ; il ne fallait pas, alors, lui adresser la parole. Le salut matinal de ma femme, il le prenait déjà comme une offense. Moi je travaillais la nuit, et c'était alors qu'il voulait me parler. Nous nous mettions en échec réciproque. Comme il criait ses aphorismes par la fenêtre, gesticulant sauvagement, et comme il aimait réciter à haute voix dans la forêt, au-dessous du rocher, le *Requiem* de Rilke, il effarait et terrifiait les pensionnaires de la maison de retraite, la plupart âgés, qui venaient en promenade au Vallon de l'Ermitage. Le premier été que nous passâmes à Neuchâtel, les Neuchâtelois prirent Hohl pour moi, et plainquirent le sort de ma femme, d'être tombée sur un homme à ce point exalté. Avec mes enfants aussi, Hohl avait des problèmes : il aimait jouer en leur compagnie, mais il le faisait avec une telle intensité qu'ils avaient peur de lui. Tantôt il hurlait comme un loup, tantôt il rugissait comme un lion – seulement, plus fort que les originaux.

Les après-midi, je les occupais à déterrer avec une barre métallique les pierres que mon prédécesseur avait passé sa vie à mettre dans la terre pour clôturer son potager ; je les rejetais du jardin, elles roulaient au bas de la pente, pour le plaisir de mes enfants. Hohl voulait souvent m'aider dans ce travail, mais il conçut une passion pour les pierres, qu'il tenait pour plus humaines que les hommes. Péniblement, il extrayait une des pierres de la terre, il la roulait sur la pelouse, se couchait à côté d'elle et s'endormait. Les enfants se tenaient debout, tout recueillis, faisant cercle autour de Hohl et de sa pierre. Après trois mois environ, Hohl regagna Genève. Il ressentit cela comme une libération, et nous aussi. Le dernier soir qu'il passa chez nous, il fit la revue toutes les rencontres qu'il envisageait de faire avec la police après son retour, dans les rues de Genève. C'était d'un comique incomparable. Sa prochaine arrestation me paraissait inévitable. Il ne fut pas arrêté. Ce n'est qu'après coup que je pris conscience de ce qui me gênait en lui : Hohl était un acteur, qui avait banni de sa vie le comique qu'il possédait par nature. Sa pauvreté, son existence dans une cave, c'était joué. Il visait au tragique. D'où son style, aussi : des phrases comme taillées dans le marbre, des phrases prétendant à l'universalité. C'était un homme que j'admirais, à qui je ne pouvais rien opposer, mais dans le monde duquel je ne pouvais vivre. Qui veut rester enfermé dans la pyramide de Chéops ? J'avais besoin du large. Cependant, après coup, il me semble que ce n'est pas un hasard si Neuchâtel m'a confondu avec Hohl. On confondait quelque chose d'incompréhensible avec quelque chose de plus incompréhensible encore. Pour cette ville, un écrivain suisse alémanique était une aberration en soi. Hohl correspondait à cette représentation, plus que moi. Il était ainsi, pour Neuchâtel, un *poète* (alémanique) *maudit*.

Moi j'étais trop normal, surtout quand j'ai commencé à gagner de l'argent. Alors que mes enfants jouaient dans la rue, une femme leur demanda ce que faisait leur père, quelle était sa profession. « Il raconte des histoires », lui fut-il répondu. La femme fut bien déroutée. Avec raison. A Neuchâtel, ceux qui pratiquent l'écriture sont les maîtres d'école, ou sinon, chez les gens sérieux, c'est une activité annexe. Que je ne sois rien d'autre qu'un écrivain, voilà qui était suspect. A Paris, mes pièces de théâtre obtenaient au mieux des succès d'estime. Ce ne furent pas vraiment des échecs ; en tout cas, une boulangère, alors que j'achetais mon pain, après la première des *Fous de Dieu* (*Es steht geschrieben*) au Théâtre des Mathurins, me tapota spontanément l'épaule et, pleine de bienveillance, s'exclama en dialecte bernois : « Continuez ! ». Ce fut la première reconnaissance dont je bénéficiai à Neuchâtel.

Ce n'est que grâce à Yvonne Châtenay que je me sentis chez moi dans cette ville. Un jour, alors que je m'apprêtais à quitter la brasserie Strauss à la rue Saint-Honoré, cette dame, qui avait alors environ cinquante ans, marcha dans ma direction. Elle avait une lèvre inférieure pendante, et un visage à la Louis XVI. Ses mouvements étaient étrangement lents. Elle proféra quelque chose à propos de Wattenwill, un village au pied du Stockhorn, dans la région de Thoun. Je ne compris pas ce qu'elle voulait dire, je serrai la main qu'elle me tendait, et je répondis que ma mère était aussi née à Wattenwill. Puis je pris congé. Lorsqu'une semaine plus tard je pénétrai dans le café Strauss, la dame de Wattenwill m'invita à sa table, qui se trouvait dans une niche à côté de l'entrée. Je m'assis en face d'elle. Manifestement, elle avait remarqué que je n'arrivais toujours pas à la remettre, et se présenta une seconde fois : elle était née von Wattenwyl (nom qui apparaît aussi chez Balzac), mariée à un Neuchâtelois dont je fis également la connaissance le soir même. André avait l'allure qu'on imagine à un noble Français, et c'était comme si le sang très ancien de sa femme avait aussi passé en lui. L'un et l'autre avaient vécu à Paris, entre les deux guerres, sur un très grand pied, et ils avaient perdu leurs avoirs lorsque la guerre les repoussa vers Neuchâtel. Il devint représentant d'un vieux marchand de vins de Bordeaux qui possédait plusieurs châteaux, et ne buvait plus que du Château d'Yquem en mangeant des huîtres. André emportait toujours avec lui sa liste de vins, dans son portefeuille rebondi. En outre, il encadrait des gravures ; de quoi faisait-il encore commerce, je l'ignore. Ils habitaient à Auvernier, dans une vieille maison, presque un petit château ; un escalier en colimaçon conduisait au

deuxième étage, où ils logeaient. Le premier, ils l'avaient mis en location. Ils occupaient trois chambres pleines de meubles extrêmement anciens. La maison avait appartenu au père d'André. Malheureusement, du côté von Wattenwyl, une tante peintre leur était échue, et ses tableaux couvraient les parois presque complètement. Je taquinais souvent Yvonne sur ses ancêtres, mais elle répondait énergiquement : « Schwyg, Ungertan ! » (Silence, sujet !). L'un et l'autre, à part la musique, avaient une seconde passion : le football. Comme ils ne possédaient pas de téléviseur, ils venaient chez nous à chaque retransmission d'un match. Yvonne se tenait immobile devant l'écran, et lorsque les Suisses surgissaient dans les parages des buts de l'adversaire, elle s'écriait : « Shoote ! ».

La plupart du temps, le soir, André venait seul me rendre visite. Nous buvions une bouteille et nous écoutions de la musique, sans échanger un mot, puis il redescendait en ville avec sa vieille Citroën et allait rechercher Yvonne qu'il avait conduite au café Strauss aux environs de midi. Sur la jeunesse d'Yvonne, je ne sais rien de précis. Il me semble que je dois l'avoir déjà vue autrefois. J'avais environ sept ans lorsque mes parents en vinrent à la triste idée de me faire donner des leçons de piano. Ils m'envoyèrent chez la maîtresse, la fille du pasteur d'Oberdiessbach ; il est difficile à un fils de pasteur de s'extraire de son milieu. Chaque samedi je devais descendre jusqu'au village voisin. Chaque année à Noël, la maîtresse de piano organisait un concert à la cure, où ses élèves se produisaient devant leurs parents tout fiers ; parmi eux, deux ou trois jeunes filles von Wattenwyl, comme je crois m'en souvenir (qu'elles aient été du proche château d'Oberdiessbach ou d'ailleurs) ; elle étaient toutes notoirement plus âgées que moi, mais respectueuses ; on les traitait comme quelque chose d'extraordinaire. Elles me paraissaient incroyablement belles, nobles et inaccessibles. Yvonne pourrait avoir été l'une d'elles. Je jouais « Perché sur son cheval ». Le morceau d'Yvonne, je ne m'en souviens pas. Plus tard, elle évolua dans la grande société avec la sûreté et le naturel d'une « de Watteville », elle entreprit de grands voyages, fut l'amie d'un maharadjah. Puis les maladies fondirent sur elle comme bêtes féroces : maladie du sommeil, brucellose, Parkinson. Elle devint lourde, ne pouvant plus remuer, absorbée en elle-même. Mais elle avait le don d'attirer les êtres.

Après d'elle, je fis la connaissance des originaux de Neuchâtel, des numéros comme seule une petite ville peut en engendrer ; dans une métropole ils restent sous le boisseau. Manifestement, pour le cercle qui se formait autour d'Yvonne, la question n'était pas de savoir si l'on était ceci ou cela, mais si l'on était quelque chose. C'est ainsi qu'on y trouvait le pauvre émigré russe à côté du conseiller d'Etat, un inventeur silencieux et raté à côté du recteur de l'Université, des gens dont je ne savais pas ce qu'ils étaient, mis à part les hommes de lettres et les maîtres de collège. La table du bistrot, c'était l'habitat d'Yvonne, et petit à petit nous nous sentîmes un peu « Neuchâtelois », même si je savais qu'on s'amusait de mon français impossible. Mais Yvonne ne pourrait pas passer le reste de sa vie au café Strauss. La maison qui l'abritait fut détruite pour faire la place à l'une des ennuyeuses constructions nouvelles qui défigurent maintenant la ville. Le café Strauss mourut de sa belle mort, et sa fin fut en somme celle du vieux Neuchâtel. Nous nous retrouvâmes dans l'établissement dès le milieu de l'après-midi, tous bien décidés à déménager les cuisines, les chambres à provisions, la cave ; à tout nettoyer.

Mais cela n'a pas de sens de prétendre que le souvenir d'un événement précis soit conservé sans lacune ; ce qui reste, ce sont des détails qui s'emmêlent les uns dans les autres, qui perdent leurs contours, et qui temporellement aussi se bousculent et se chevauchent. Ce qui m'est resté de la mort de ce café, de son agonie plutôt, qui dura jusqu'à l'aube, c'est une bacchanale allant crescendo. Au début cela se passa comme à l'habitude, nous étions assis autour d'Yvonne ; André, contrairement à sa coutume, était déjà là ; c'était le seul élément exceptionnel. L'émigré russe, le « Russe de service », comme je l'appelais, était peut-être un brin plus excité que d'habitude ; un maître de collège de La Chaux-de-Fonds, pour fêter les adieux, s'était peut-être saoulé encore un peu plus courageusement que d'habitude. En admettant que tout cela puisse être l'objet d'une reconstruction quelconque, il est passablement certain que moi, qui suis amateur de vin, j'ai bu de la prune parce qu'elle était offerte par la tenancière. C'est ainsi que dès le début je me suis enivré à rebours. Ce fut probablement le cas de tous, parce que, des prunes, kirschs et marcs, on passa au vin, d'abord au blanc, puis au Neuchâtel – que même un James Joyce buvait avec prédilection à la « Kronenhalle ». Yvonne trônait à sa place comme une reine. André déplorait la décadence de l'art violonistique ; seuls valaient quelque chose Isaac Stern et peut-être Nathan Milstein. L'inspecteur des eaux et forêts fonda avec moi un parti – et cela au moment où l'on nous servait une assiette bernoise. Après coup, je tiens ce fait pour invraisemblable. Mais chacun des participants à ce repas d'adieu, dans la mesure où il est encore en vie, évoque un menu différent. Le parti avait pour but de faire de la ville de Neuchâtel un petit Etat indépendant, sur le modèle de Monte-Carlo. Nous décidâmes de laisser sa liberté à La Chaux-de-

Fonds, elle deviendrait la capitale du canton du Jura, à qui pourrait être adjugé par la même occasion le Jura bernois. Une proposition qu'un dirigeant séparatiste, qui se trouvait là, refusa net, tandis que – nous en étions alors au rouge – le Russe de service exigeait énergiquement sa désignation comme prince de Neuchâtel, il était d'un sang plus ancien que les Romanov, et Gengis-Khan comptait parmi ses ancêtres. Sa proposition n'aboutit pas. Entre-temps, l'on avait commencé les discours. Le fromage arriva sur la table, avec des vins plus rares. D'abord, on célébra la tenancière, puis Yvonne. L'ambiance vira au patriotisme. L'inspecteur, dans un grand discours, définit les trois partis principaux qui gouvernaient la Suisse, le parti chrétien, le parti libéral et le parti social-démocrate, en disant que le premier croyait en Dieu, à la patrie et à l'argent, le deuxième à la patrie et à l'argent, et le troisième à l'argent seulement. Le conseiller d'Etat tint un discours contre les Vaudois : ils n'étaient rien d'autre que des Bernois qui prétendaient parler français. Le libraire, un Vaudois, prétendit que le train direct Neuchâtel-Lausanne avait récemment déraillé, parce que peu après Neuchâtel il avait roulé sur une grappe de raisin. Puis, au moment des charcuteries, le Russe de service commença de laisser éclater sa colère contre Neuchâtel, où il menait une vie lamentable ; cette colère fermentait en lui depuis des années. Sa tirade haineuse était d'une force indomptable, il énumérait aux Neuchâtelois toutes leurs fautes, il additionnait leurs péchés, élevait leurs vices à la plus haute puissance. Son âme russe débordait, faisait éclater les frontières neuchâteloises, se déversait sur la Suisse, ce hideux repaire de petits-bourgeois qui avait engendré d'aussi pitoyables nains que l'hérétique Calvin et le blasphémateur Zwingli. Mais les Neuchâtelois ne le prenaient pas mal, au contraire ; plus le Russe de service écumait, plus ils l'encourageaient, plus ils applaudissaient, plus ils criaient bravo. Le restaurant était plein à craquer. Ce qui se passait aux autres tables, je ne pouvais pas le voir de ma place. A un moment donné, on servit du champagne, la beuverie était générale, y compris chez les policiers. Le parti que l'inspecteur des eaux et forêts avait fondé avec moi connut une scission, lui d'un côté, moi de l'autre : il voulait établir à Neuchâtel un second Vatican, ce que je condamnai comme une politique irréaliste. Mon traducteur tint un discours contre la musique française ; le recteur de l'Université m'adressa la parole en me qualifiant de « *notre Aristophane* », et je lui répondis par « *mon cher Hérodote* ». Des formules que nous avons maintenues par la suite. Un tranquille employé de banque suisse alémanique, qui n'ouvrait jamais la bouche, mais qui avait gagné la sympathie d'Yvonne pour une raison quelconque, exigea de coucher séance tenante sous la table en compagnie de la serveuse. Le maître de lycée de La Chaux-de-Fonds, un Juif, tint un discours dans le style d'un conseiller fédéral bien de chez nous, et tout le monde entonna l'hymne national.

La fin du café Strauss, c'est à peine si j'en garde un souvenir. Je nous vois vaguement errer à tâtons dans la cave vide, à la recherche d'éventuelles bouteilles survivantes ; puis ce fut l'apparition, à l'aube, des ouvriers qui commencèrent la démolition. Les tables et les chaises furent évacuées. Le Strauss était mort. On se mit à la recherche d'un autre lieu de rencontre ; on élut domicile au café du Théâtre, mais ce n'était plus l'ancien, on ne venait plus qu'occasionnellement y rencontrer Yvonne. La nourriture était moyenne, la table d'Yvonne devint de plus en plus triste, beaucoup moururent ; elle admettait des gens qu'elle n'aurait jamais admis auparavant. Mais elle était de plus en plus souvent clouée au lit. Et comme la passion des Neuchâtelois, c'est aussi le bridge, sa table était souvent désertée. Seul le nouveau recteur de l'Université, un théologien, s'y tenait pour jouer aux échecs avec le président de la communauté juive : Orzmud et Ahriman. Même si je ne savais pas lequel des deux était Orzmud et lequel Ahriman. Quand je me remémore cette époque, je me rends compte à quel point j'ai été repoussé dans mon espace intérieur : écrire devient plus difficile au fur et à mesure que s'accumule le vécu, le refoulé, le non vécu.

D'où probablement les difficultés que je rencontre avec Neuchâtel : mon travail s'est glissé de manière toujours plus inexorable entre la ville et moi. Je ne la perçois plus. Non que je la méprise, mais je me protège. Et pas d'elle seulement. Souvent des visiteurs me demandent comment je parviens à écrire avec, dans mon bureau, cet immense tableau, ces neuf personnages plus grands que nature, l'« Armée du Salut » de Varlin (maintenant ils sont dans mon atelier). Mais comment pourrais-je les voir lorsque j'écris ? Et qui n'admire la vue que nous avons ? Moi j'en ai rarement conscience, juste par instants, brusquement. Venues de la ferme au fond de la vallée, des vaches, les soirs d'été, trottaient sur le pré, devant mon jardin. La nuit, leurs cloches tintaient, parfois proches, parfois lointaines, et voilà deux ans elles sont entrées, un matin très tôt, par la porte ouverte du jardin. Les chiens aboyèrent et tempêtèrent, chassant les vaches, sauf une. Déséparé, le gros animal était à moitié engagé dans la cuisine lorsque je descendis. Elle me fixa d'un œil hagard, puis s'enfuit dans la pergola, mais ensuite elle ne reprit pas le chemin qui aurait conduit à la porte du jardin, toujours ouverte, mais resta plantée là, meuglant sourdement, à moitié coincée par le toit de la niche des chiens.

Le paysan, que j'avais appelé et qui vint avec son tracteur, regarda la vache avec stupéfaction, il n'avait jamais rien vu de pareil. Puis il libéra l'animal. C'était en été, à cinq heures du matin. Je traversai le jardin dégagé de ses vaches, regardai vers le fond du vallon, le lac brillait à la façon d'un miroir immense, je le voyais comme pour la première fois, j'étais dans les grands espaces, et non plus comme jadis dans les labyrinthes et les cavernes de ma jeunesse, où me maintenaient l'Emmental et ses forêts de sapins.

Cette année, les vaches ne sont pas venues, les nuits sont encore plus calmes que d'habitude, parfois passe un avion, et ce n'est que le matin que des sons montent de la gare. Les transformations, dans le vallon, sont imperceptibles : naguère je pouvais encore observer à la jumelle les matchs de football à la Maladière, mais maintenant les arbres de la rue Matile et ceux du jardin sont devenus trop hauts. L'église catholique, qui date de la fin du siècle dernier, a perdu depuis longtemps son allure pseudo-gothique à l'anglaise, les créneaux de la tour rouge ont été victimes d'un architecte qui a tenté de les moderniser, et désormais la tour est franchement horrible. La nostalgie ne peut pas encore adoucir les choses, il y faut un siècle supplémentaire. Cependant, si la ville me reste cachée quand je suis dans notre maison, ce n'est pas seulement à cause du flanc boisé de la vallée, au-delà duquel j'aperçois le lac, mais c'est surtout à cause de moi-même, car si j'ai déménagé là, c'était pour être à l'écart de toute obligation culturelle. De la culture, j'en fais moi-même, et je vais au théâtre à Neuchâtel aussi peu volontiers qu'à Zurich ou à Munich. De manière générale, je n'aime pas aller au théâtre. Mais les contraintes sociales sont toujours là, et c'est pourquoi j'ai fui, à Neuchâtel, la culture suisse alémanique. Ce n'est pas que j'aie trouvé une liberté entière. Certes, le théâtre voisin de l'hôtel de ville est petit et délabré – et j'étais bien content que naguère on y invite les Galas Karsenty, personne n'exigeait ma présence – mais lorsque, par exemple, le Théâtre de l'Est de Strasbourg vint donner *Romulus* et *La visite de la vieille dame*, mon apparition devenait inévitable. Je m'assis là comme sur des charbons ardents, dans le rôle du commis de la culture, bien que les représentations, dans la mise en scène de Gignoux, aient été remarquables.

Cependant, le fait que les plans d'un nouveau théâtre n'aient pas encore été concrétisés n'est pas un mauvais point pour la ville. Mieux vaut l'absence de vie théâtrale qu'une vie théâtrale médiocre et subventionnée à l'envi, comme il advient en Suisse allemande. L'époque présente a chassé le théâtre de la scène. Cela dit, ce n'est pas mon mérite si l'ordre naturel du Vallon de l'Ermitage a été préservé tant d'années. Je le dois à mon voisin notaire, un vieux célibataire qui habite une vieille villa, environ deux cents mètres au-dessous de moi, avant que le vallon ne remonte. Ce n'est que depuis quelque temps que nous nous saluons de nouveau, lorsque, le plus éloignés possible l'un de l'autre, nous mangeons au café du Rocher. Je le salue d'un signe de tête poli, il me salue pathétiquement, en exagérant la politesse : le vieil homme a du caractère. Outre le pré en pente raide au-dessous de mon jardin et du rocher, il possède presque tout le vallon, y compris les fermes croulantes dont les occupants doivent ployer la nuque au gré de ses caprices, comme jadis les paysans sous les baillis : le paysan actuel est déjà bien le quatrième que nous ayons connu.

Lorsque je rendis visite au Maître pour la première fois, dans son bureau, en ville, afin d'acquérir ma demeure actuelle avec de l'argent pompé de-ci de-là, il me regarda d'un œil soupçonneux. Certes il n'était que le notaire du propriétaire, mais c'était lui l'homme-clé. Personne dans la ville n'osait le contredire, à commencer par le vieil ingénieur communal qui voulait me vendre la maison. Je voyais mes chances s'amenuiser. Les soupçons du Maître n'étaient pas sans fondement. J'avais une allure douteuse. Je portais un long manteau, beaucoup trop ample pour moi, c'était le cadeau d'un chanteur, qui flottait dedans lui aussi. Le Maître était fort étonné. Cependant, dans son regard sceptique, brillait une bienveillance distanciée, lorsqu'à l'une de ses questions, je répondis que nous n'avions pas de chien – auparavant, il avait reçu la visite d'un homme qui voulait acquérir la maison pour en faire un chenil, et comme le maître haïssait les chiens, il avait interdit la vente. Ma non-possession de chien fit qu'il ne m'opposa aucune résistance juridique. Un voisinage vaguement aimable s'institua entre nous, à la mesure, bien entendu, de la froideur neuchâteloise. Le Maître était originaire de Berne, comme beaucoup de gens dans le canton. Nous lui rendîmes visite un jour, et il nous rendit visite un jour. Nous mangeâmes aux chandelles, dans la pièce à la bibliothèque « incorporée ».

Puis un vieux colonel que nous avons connu à Berne nous fit cadeau de son vieux chien. L'aimable patricien ne se séparait pas de l'animal de gaieté de cœur, mais il lui causait une allergie, et nous ne pouvions pas rester sourds à sa demande. C'était un cocker épagneul, un chien qui pouvait vous mettre en rage tellement il était canin. Il ne se séparait jamais de moi, me poursuivait partout. Si je fermais par distraction des portes devant lui, son gémissement interminable emplissait la maison. Dans le jardin, il aboyait. Pour le Maître, ce chien fut un manquement à la parole donnée. Que ses

jappements m'aient aussi rendu nerveux, je le concède. Malheureusement, le Maître commença son combat contre notre chien à l'aide de lettres recommandées, qu'il envoyait à la maison les unes après les autres, au lieu de me convaincre, avec une bonne bouteille, de confier la bête à un autre ami des chiens, d'autant plus que je n'étais nullement un ami des chiens, mais ses lettres recommandées finirent par m'en faire devenir un. J'eus aussi l'imprudence de raconter au Strauss ma guerre canine avec le Maître. Quand on me demanda ce que j'avais répondu, je fanfaronnai – plus par embarras que par arrogance, car je n'avais jamais rien répondu à ces lettres. Je prétendis avoir écrit au Maître que j'en donnais lecture au chien dans l'espoir qu'il les prendrait en considération. Mes fanfaronnades atterrirent dans les journaux, et mes relations avec mon voisin se détériorèrent. Nous cessâmes de nous saluer. Le cocker épagneul devenait archi-vieux. Il vivait avec les chats que nous avions alors. D'abord nous ne possédions qu'une chatte, nous l'avions emmenée en quittant « Festi ». Mais elle mettait bas chaque année jusqu'à seize petits. Les huit premiers, je les confiai au paysan du fond de la vallée, pour qu'il les tue. Il me regarda et prit les bêtes sans un mot. A cet instant je compris qu'à ses yeux j'étais un couard. Celui qui a des chats doit aussi être capable de les tuer. Le paysan partit avec les chatons. A compter de ce moment je les tuai moi-même. Je les examinai, laissai un mâle à la mère, je portais les autres dans le verger, je creusais un trou, je les y jetais, je versais de la terre par-dessus, piétinais la fosse ; six années durant. J'ai tué plus de quatre-vingts chats, je me faisais l'impression d'être un Eichmann des chats. Notre maison grouillait de matous, Minette mettait bas sans arrêt. Lorsqu'elle était sur le point de le faire, elle me circonvenait en ronronnant, et finissait par s'asseoir sur ma machine à écrire. Alors je savais ce que j'avais à faire. Je lui aménageais une caisse pleine de chiffons, je préparais du lait, elle commençait à mettre bas, et moi à tuer.

Puis ce fut la grande hécatombe des chats. Un médecin du sud de la France libéra un bacille qu'il voulait utiliser contre les lapins qui dévastaient son jardin ; ils cessèrent de le dévaster, mais le médecin déclencha une épidémie. Les bacilles attaquèrent aussi les chats. Pas seulement les chats français, mais aussi les nôtres, les frontières ne protégeant de rien. Les matous commencèrent par être paralysés, ils se traînaient dans toute la maison, ils criaient lamentablement et périrent au bout de trois jours. Le massacre dura deux semaines. Seule notre chatte survécut. Je la fis stériliser. A partir de là, elle se métamorphosa, commença de rôder, puis finit par s'en aller tout à fait. Le cocker épagneul était seul, aveugle. Son odorat faiblit aussi. Il se tenait de préférence à la cuisine. A un paysan du Jura, nous achetâmes un bouvier bernois. Un énorme animal. Cependant, la manière dont le paysan l'avait traité aurait dû m'alerter : comme un chien, en le frappant brutalement, en lui donnant des coups de pied. Buddy était craintif et finit par devenir dangereux. Nous avons construit pour lui une enceinte fermée. Le premier jour, il s'y démena avec rage ; lentement il s'accoutuma à nous, mais pour le Maître, c'en était trop. Il porta plainte devant le Conseil communal : juste à la limite entre les deux terrains, le sien et le mien, j'aurais construit une bâtisse. Le conseil municipal lui signala que la bâtisse en question consistait en un mur et un toit d'éternit, et qu'une niche ne pouvait être considérée comme une bâtisse. La rancune de mon voisin s'accrut. Le bouvier bernois était intenable, et du toit du chenil il pouvait aisément gagner la rue. Il trottait parfois en ville, et se couchait devant une porte ou une autre. On nous téléphonait qu'on n'osait plus entrer ni sortir. Péniblement, je ramenaï le chien à la maison.

Un jour, la bête s'installa derrière la haie du Maître, les enfants m'appelèrent, les promeneurs et les marmousets fixaient à travers la haie ce bouvier presque aussi grand qu'un saint-bernard. Dans son jardin, le Maître se tenait, raide et furieux. Je voulus faire repasser le chien à travers la haie, mais elle était impénétrable, je n'avais plus qu'à faire le détour par la ferme, au fond du vallon. Cependant, le Maître m'intima l'ordre de prendre le chemin qui traversait son jardin. J'hésitais. Les enfants étaient tout excités : qu'est-ce que papi va faire ? Le chien géant tremblait de peur. Pour lui, j'obéis au Maître, dont je traversai le jardin. Je retirai le chien de la haie, rebroussai chemin avec lui. Le Maître avait gagné, et il me salua, jouissant de sa victoire, dans un allemand irréprochable. Je lui serrai la main, confus de mon « manque de caractère », et je me proposai de l'ignorer désormais ; nous nous ignorâmes réciproquement.

Le destin du Maître, le mien et celui du bouvier bernois suivirent leur cours. Nous restâmes tous trois fidèles à nos principes ; après tout, nous étions tous trois originaires de Berne. Le bouvier bernois devint lentement et progressivement une bête féroce, qui nous gardait avec fanatisme. Si mon père faisait une promenade, Buddy ne le laissait plus rentrer dans le jardin. Un metteur en scène habita chez nous ; tôt le matin, il prit un bain dans la piscine située entre la maison du haut et celle du bas : le chien ne le laissa plus ressortir de l'eau ; seule la bonne parvint à sauver l'homme de théâtre à moitié gelé. Puis il attaqua des humains, à commencer par un journaliste danois. D'abord je n'avais pas voulu le recevoir, puis j'avais été d'accord pour une demi-heure – il dut, après que je l'eus conduit à

l'hôpital, rester encore trois jours chez nous. Ensuite le chien mordit un sculpteur, puis un maître d'école qui pénétra dans le jardin malgré mes avertissements – il savait, lui, comment on se comporte avec les bouviers bernois – puis un ami de mon fils, puis encore une fois le sculpteur, puis les deux filles de notre garagiste – comme elles venaient chercher notre auto pour une révision, la bête avait dû croire à un vol – ; ensuite il mordit l'apiculteur, et finalement le garde-chasse, qu'on dut recoudre à l'hôpital pendant quatre heures. Malgré les intercessions de ma femme, ce n'était plus possible, je fus contraint de faire ce que j'aurais dû faire depuis longtemps. C'était Noël, l'arbre était allumé, j'allai avec le bouvier bernois chez le vétérinaire qui nous avait procuré l'animal en son temps. Le chien me suivait sans résistance, il aimait être assis à l'arrière de la voiture. Chez le vétérinaire non plus il ne se douta de rien, il me léchait la main quand l'homme lui fit la piqûre, puis il se coucha bien comme il faut, lentement, comme il faisait toujours, et comme pour dormir. « Quand est-il mort ? » demandai-je. « Maintenant », répondit le vétérinaire.

Cependant, sa mort nous fut moins pénible que celle du petit Papillon tricolore qui fut écrasé quelques mètres au-dessous de notre maison. Cet épagneul nain était une espèce de petit renard avec d'immenses oreilles de chauve-souris et un système pileux considérable, qui lui tombait sur le dos comme une cascade de cheveux blancs. Si j'ai jamais vraiment aimé un chien dans ma vie, c'est celui-là, bien qu'il ait toujours gardé ses distances avec moi. Ce n'est que lorsqu'il y avait de l'orage qu'il se serrait contre moi, qu'il me gratouillait impatientement, dans l'attente que je mette un terme au phénomène. En 1969, ma femme partit pour les USA, avec ma fille et ma sœur. J'avais derrière moi ma première année bâloise. *König Johann* avait été créé, puis *Play Strindberg*, j'étais nerveux, j'avais mille plans, je voulais travailler. Que je négligeais ma famille, je le sentais, il lui fallait vivre de son côté, un voyage aux Amériques lui ferait du bien. Maintenant elle était partie, Pâques arriva, et le lundi de Pâques, la bonne avait congé, ma mère était venue de Berne. Le mardi soir, je me tenais avec mon fils dans mon bureau. Nous parlions de théologie. De même que mon père avait essayé un jour de me convaincre de devenir pasteur, j'essayais de convaincre mon fils de ne pas le devenir. Les deux tentatives demeurèrent sans effet. Vers une heure, je redescendis dans la maison d'en-bas, accompagné par le petit chien. J'étais fatigué. Je me déshabillai. Aux toilettes la douleur surgit, brutale. Je crus d'abord à des aigreurs d'estomac, je pris de l'Ebimar, allai me coucher ; le petit chien se blottit contre mon cou, sa chaleur me faisait du bien même si la douleur s'intensifiait. Je me relevai, descendis à la bibliothèque, allai chercher *Le tournant* de Klaus Mann – un livre qui naguère m'avait ennuyé – pour vérifier un passage que Peter Bichsel avait évoqué quelques jours plus tôt. Le petit chien m'accompagnait. Revenu dans ma chambre à coucher, je me remis au lit. L'animal se blottit à nouveau contre moi. La douleur devenait plus brûlante. Je tentai de m'en distraire par la lecture ; le livre ne me disait rien. Je m'énervai de ne pas en avoir choisi un autre et je n'avais pas la force de le faire. Mon corps était gonflé. Je ne cessai d'aller à la salle de bains, de m'asseoir sur les toilettes. Le petit chien me suivait avec anxiété, avec inquiétude. Puis je me couchai une fois encore, la douleur était déchirante, du milieu de la poitrine jusque sous le menton, mon aisselle gauche me faisait mal, ainsi que le bras gauche. La main, de ce côté, fourmillait. Le petit chien se glissa vers le haut, comme s'il ne voulait pas peser sur mon épaule.

Je savais que je faisais un infarctus, mais je continuai de lire tranquillement, opiniâtement, ce livre qui ne me disait rien ; j'aurais tout aussi bien pu lire l'annuaire téléphonique, la petite tête du chien serrée contre ma joue. Parfois je marchais de long en large dans la pièce, la douleur m'emplissait si impitoyablement que je devais pour ainsi dire me concentrer sur elle pour demeurer en vie. J'étais dans une indifférence totale, je percevais à peine la présence du chien qui, tandis que je parcourais la chambre en tous sens, s'était assis au milieu. Je n'eus pas l'idée de réveiller ma mère qui dormait à côté. Je l'avais oubliée. De même mon fils, dans la maison d'en-haut, je ne l'appelai pas, je l'avais oublié lui aussi. J'avais déconnecté. Je ne verrais plus ma femme, cela seul était triste, quoique je fusse trop apathique pour être triste. J'eus l'idée que ce serait très beau de nous dire adieu en français. Puis j'étendis à nouveau la main vers le livre, un peu étonné de ce qui était manifestement ma dernière lecture – qu'avais-je à faire de Klaus Mann ? Je notai que Peter Bichsel avait fait erreur, je continuai néanmoins à lire mécaniquement, afin d'anesthésier la douleur. Mourir, je me l'étais imaginé autrement. Vers six heures et demie je m'endormis, à sept heures et demie je me réveillai, sous l'effet de l'absence de douleur. Le petit chien était couché près de moi, roulé en boule. Je m'étirai, tout heureux : fausse alerte. Un indescriptible sentiment de santé me traversait comme un fleuve, lorsque soudain la douleur fondit sur moi dans toute sa violence. C'était comme si ma poitrine était lacérée par un couteau, mais au même instant je devins capable d'agir, peut-être parce qu'il n'existait plus de protection contre cette douleur. Je pris l'annuaire, tentai de trouver un médecin, j'avais la vague idée

d'un nom, puis il m'échappa. J'appelai mon fils, il fallait qu'il me conduise chez un médecin, n'importe lequel ; je m'habillai, descendis, accompagné par le petit chien. La bonne était de retour de vacances, elle me regarda, pleine d'angoisse : je suis malade, lui criai-je stupidement, où est mon fils ? Il attendait déjà dans la voiture, me conduisit en ville. Ce n'avait pas été facile de trouver un médecin, la plupart étaient encore en vacances ; déjà j'étais couché sur la table d'examen : électrocardiogramme, longues auscultations, pressions sur l'abdomen ; ce fut enfin le verdict : inflammation de l'estomac, mais le problème n'était pas là. C'était mon foie gonflé, j'avais une glycémie à 600, il me fallait au plus vite un sanatorium. Mon seul organe sain, c'était le cœur.

Une joie irrésistible me saisit. La douleur n'avait certes pas encore diminué, mais le médecin me prescrivit un remède, j'achetai immédiatement deux bouteilles d'un liquide laiteux, le Maloxon ; ce sucre, je parviendrais bien à lui régler son compte. A la maison, je me recouchai soulagé. Le petit chien se blottit de nouveau contre moi. La douleur demeurait. Je vidai une bouteille du liquide laiteux, incapable de dormir. Le soir, je gagnai la maison d'en-haut. Pour me distraire, je voulais regarder « Chapeau melon et bottes de cuir ». La montée fut pénible. Je redescendis en compagnie du petit chien. Avec ma mère, je tentai d'engager une conversation (tout en entamant la deuxième bouteille de Maloxon). Ma mère était de bonne humeur : je n'avais qu'une inoffensive inflammation de l'estomac. Le petit chien se tenait couché sur mes genoux, tandis que ma mère racontait la mort de ma grand-mère ; elle riait pendant son récit : j'avais trois ans, j'étais venu la questionner. Mon souci, c'était que ma grand-mère n'arrive pas au Ciel, elle était trop grosse, elle allait sûrement se coincer dans la cheminée. Tandis que ma mère bavardait ainsi, je pensais à Varlin, qui m'avait peint avec le chien sur les genoux, et j'écoutais à peine. J'allai me coucher avec l'animal, je pris du Valium et du Perobène, la douleur diminua, juste une brûlure sporadique, je m'endormis, le chien blotti contre moi. Le lendemain je me réveillai sans douleur, restai au lit jusqu'à midi. Au repas, j'étais si faible que je pouvais à peine soulever ma cuillère, je n'en revenais pas. Je tentai d'appeler mon médecin à Berne, il était en vacances avec sa famille, l'hôpital ne voulait pas me donner son adresse, mais soudain je sus où je pourrais l'atteindre. Ce fut comme une inspiration, et le soir je l'avais au téléphone. Il dit que mon fils devait me conduire le lendemain matin à Berne, au cabinet. Mon fils m'y conduisit, je n'emportai rien avec moi – j'étais toujours convaincu par le diagnostic du médecin neuchâtelois – la seule chose que je craignais, c'était une augmentation des doses quotidiennes d'insuline. Le médecin, un vieil ami, m'examina, vérifia d'abord ma pression artérielle ; contrairement à son habitude il ne dit pas un mot ; il me fit une prise de sang, la confia à sa laborantine, établit un électrocardiogramme, en gardant toujours le silence, puis il découpa le papier sorti de la machine, posa les différentes sections sur une commode, les examina et dit : « Viens ». Je me levai, marchai jusqu'à lui, fixai l'électrocardiogramme sans comprendre, et demandai : « Alors ? » « Infarctus », répondit-il. En revanche, le sucre était en ordre.

Le diagnostic fut un choc. Le médecin agit avec sang-froid : si j'avais déjà survécu trois jours, je pouvais sans problème venir chez lui pour le repas de midi. Je ne mangeai que peu. Puis mon médecin revint en ville avec moi. Il jouait les insouciant, mais je sentais comme il m'observait. Nous entrâmes dans une librairie. « Prends-toi des livres pour six semaines », me proposait-il tout de go. Je choisis *l'Histoire universelle* de chez Fischer, trente volumes, puis nous gagnâmes l'hôpital en taxi. Je me sentais misérable et abattu. Entre-temps, mon fils était reparti pour Neuchâtel et revenu avec le nécessaire. Notamment quelques volumes de Proust, que jusqu'alors je n'avais jamais pu lire jusqu'au bout. Plus tard, il m'apporta aussi une harassée avec les meilleures bouteilles de ma cave. La première nuit se passa dans l'agitation, et le médecin fut rappelé à mon chevet. Personne ne savait à quel endroit des USA ma femme et ma fille séjournaient. Pourtant, deux jours plus tard, elles étaient auprès de moi. Ma femme avait par hasard passé au bureau de Swissair à Chicago, et, apprenant la nouvelle de ma maladie, avait appelé mon médecin. D'ailleurs, tout avait déjà été préparé pour leur vol de retour. Les longues semaines d'hôpital commencèrent, un combat acharné pour reconquérir mon activité, les visites funestes d'écrivains qui ne comprennent pas que dans mon état, ils ne parviennent à m'intéresser ni à leur écriture ni à la mienne : je trouvais mon salut en m'occupant de moi-même, je ne pouvais pas m'occuper d'eux par-dessus le marché. De *l'Histoire universelle* de chez Fischer, je lus d'abord le volume 16, « Asie centrale » ; le mieux me paraissait d'aborder ce que je connaissais le moins. Proust se révéla une lecture inappropriée : j'éprouvais une véritable animosité contre ce « Je » qui se donne pour Proust.

Enfin, après mon retour à Neuchâtel, ma femme me conduisit à Schuls en Basse-Engadine. On était en juin, la neige tourbillonnait sur le Vorarlberg. L'hôtel était au milieu du village. Je ne me traînais qu'avec peine. Le bruit des difficultés que le Basler Theater était en train de se causer à lui-même

atteignit jusqu'à Schuls. Frisch, qui m'avait déjà rendu visite à Berne, vint séjourner à Tarasp. Le dernier soir que nous avons passé ensemble, il l'a consigné dans son *Journal* : « Ce n'est pas vrai qu'il n'est pas capable d'écouter. Quand l'aubergiste, à Schuls, s'assied à notre table et veut nous raconter quelque chose (par exemple comment les gens des Grisons plument l'Aga Khan), et se perd en bavardages, Friedrich Dürrenmatt est un Hercule de l'écoute. Cela dépend du partenaire. » Dommage que Frisch n'ait pas écouté lui aussi. A vrai dire j'ai oublié l'histoire de l'Aga Khan. Mais pas ce que nous racontait l'aubergiste de Schuls, à propos d'un menuisier dont il pensait qu'il était le seul à ne savoir que le romanche, et pas un mot d'allemand. Il l'avait trouvé un matin, debout sur un tabouret, et pressant avec les paumes une partie du plafond. L'aubergiste lui demanda en romanche ce qu'il faisait là. L'autre éloigna les mains du plafond, regarda vers le haut, et dit en allemand : « Si Dieu veut m'entendre, la colle va prendre ». Puis il redescendit du tabouret, et ajouta, après un nouveau coup d'œil au plafond : « Dieu m'a entendu, la colle a prévu ». Après cette soirée, je n'ai plus dû revoir Frisch durant huit ans. Nous ne nous sommes retrouvés qu'à l'enterrement de Varlin.

En juillet, ma femme et moi sommes redescendus à Neuchâtel. Une fois, ce devait être durant cet été-là, André me fit encore une visite, nous écoutâmes encore de la musique, ma femme s'amusait de notre silence. Peu après il est mort, en des circonstances qui demeurent embrouillées et contradictoires dans mon souvenir. Il m'appela pour me dire qu'il était à Barcelone, au Ritz ; il avait eu une défaillance, puis il avait découvert le champagne, ça l'avait sauvé. Souvent sa poitrine lui faisait mal, mais le champagne le soulageait. J'eus le pressentiment que j'entendais sa voix pour la dernière fois. Yvonne s'installa dans une maison de retraite à Berne. A sa table abandonnée, au bistrot, je ne suis presque jamais revenu, la plupart du temps c'étaient des étrangers qui s'y tenaient.

C'est ainsi qu'il ne nous resta plus que le Maître. Un jour il nous était arrivé une lettre de lui, indéchiffrable, peut-être aussi ne voulais-je pas réussir à la déchiffrer. Un fois je l'avais vu à Venise, nous nous étions croisés sans nous arrêter. Il a sa tête, j'ai la mienne, et c'est ainsi qu'à cause de nos têtes nous avons perdu tous les deux près de trente ans. Que le compte soit en ma faveur, je le concède : je lui dois beaucoup, lui ne me doit rien. Son idée était que le lieu d'habitation c'est le lieu de vie. Et pour donner à sa vie, qui comme toute vie est passagère, une certaine apparence de durée, il a laissé intouché le Vallon de l'Ermitage et n'a vendu aucune zone à bâtir. C'est ainsi que la vallée a été préservée pour les vieilles gens de la maison de retraite qui marque son entrée, comme pour les promeneurs du dimanche et pour les amoureux. Quant à la prairie en pente raide, au-dessous de mes maisons, j'en ai fait l'acquisition pour prévenir les spéculations.

Cependant, le temps est plus fort que l'homme et ses projets. Déjà, j'ai dû abattre certains arbres que j'avais plantés jadis. Et puis la ville s'est développée le long du lac, ainsi qu'au-dessus de l'hôpital cantonal, en grim pant vers Chaumont. Mais des métamorphoses s'annoncent aussi pour le vallon lui-même. La ville a des plans grandioses : elle voudrait non seulement, comme toute agglomération suisse, avoir son raccord autoroutier, mais encore une autoroute qui la traverse ; pourquoi, mystère. En direction de Bienne, la plaine entre le lac de Neuchâtel et le lac de Bienne a déjà été défigurée par une autoroute, qui est tout simplement un non-sens, vu qu'elle débouche en territoire bernois sur une simple route. C'est comme si Neuchâtel, dont le charme est d'avoir manqué le présent, ne voulait pas manquer l'avenir. Mais pour être juste, ces mutilations ne faisaient que s'ajouter à d'autres : voilà bien des années, dans la plaine qui sépare les deux lacs, on a construit la raffinerie de Cressier, avec cet esprit qui caractérise en général les Suisses : dans les endroits les plus dangereux, construire ce qui est le plus dangereux possible. Le canal qui relie les deux lacs, selon le niveau des eaux, peut se déverser dans le lac de Morat, ou l'inverse, et finalement, après quelques allers et retours, tout cela débouche dans l'Aar. Cressier est une des nombreuses bombes suisses à retardement, en train de faire tic-tac.

Actuellement, l'autoroute, qui passe déjà devant la raffinerie, est interrompue à Saint-Blaise. Elle ne reprend qu'après Neuchâtel. Dans l'espoir d'atteindre, d'ici dix ans, Yverdon, donc Lausanne, on peut foncer sur ce tronçon presque jusqu'à Boudry, environ douze kilomètres, avec de pompeux raccordements pour les villages vigneron, qui du même coup se trouvent comme en quarantaine ; et puis elle s'arrête brutalement. C'est la ville qui manifestement gêne le projet. A cause des dix minutes que l'on met à la traverser deux fois par jour aux heures de pointe, on a décidé de la percer de tunnels. Ainsi la ville va littéralement disparaître. Déjà, chaque fois que je suis à l'étranger, je dois expliquer en détail où Neuchâtel se trouve. Bientôt le visiteur va passer à toute allure sous la ville et le long de ses rivages sans même la remarquer. Les auteurs du projet ont procédé avec circonspection. D'abord, ils ont remblayé la rive du lac sous prétexte d'y construire l'autoroute, et dans la certitude que la population s'y opposerait. Elle s'y opposa. L'espace asphalté, nouvellement conquis, sert de place de parc, coincée entre la ville et le lac. Puis on a laissé le Conseil fédéral, à Berne, trancher en faveur du

tunnel que voulaient les auteurs du projet : lorsque quelque chose se planifie au niveau de nos plus hautes autorités, on les voit toujours prêtes à transformer notre peuple de bergers en un peuple de taupes. Confiant dans les rouages de la machine étatique, on s'est mis à sonder, à creuser partout, et comme un tunnel d'autoroute a également besoin d'une cheminée pour évacuer ses gaz, on a projeté de la faire aboutir dans la forêt, au-dessus du Vallon de l'Ermitage, près de chez moi.

Mais les gens aiment ce petit coin. Contre la cheminée d'évacuation, un comité s'est formé, et un beau jour nous nous sommes rassemblés sur le rocher, environ cinquante hommes. Le temps était hostile, il pleuvait, il faisait froid. Nous nous tenions sur le Rocher de l'Ermitage ; à nos pieds ma propriété, le vallon, la ville, le lac, au-dessus duquel roulaient des nuages lourds de pluie. L'ingénieur municipal et le représentant d'une entreprise de Zurich chargée de construire le tunnel expliquèrent leur plan. Un peu plus haut que ma maison flottait un petit drapeau, apparemment loin dans la forêt. Comme le temps était à la pluie, expliqua l'ingénieur, ce serait déraisonnable d'aller jusque là-bas, c'est pourquoi il avait organisé la réunion sur le rocher ; la vue, d'ici, était idéale, le drapeau bien visible ; tout le monde pouvait se convaincre que son emplacement était à l'écart et ne dérangeait personne.

Mais l'assemblée ne se laissa pas intimider ; maintenant qu'on s'était réunis, on voulait voir l'endroit exact de la cheminée. L'ingénieur municipal dut céder. Nous redescendîmes les marches de pierre qui conduisent au rocher, et, par un étroit chemin forestier, nous gagnâmes l'endroit où la cheminée était prévue. Nous nous sommes retrouvés dans une petite clairière au milieu de laquelle la perche était dressée, avec son drapeau. Autour du drapeau, de menus buissons et arbustes, chacun d'entre eux flanqué d'un piquet badigeonné en brun, dont le sommet biseauté était piqué d'un écriteau portant le nom botanique du végétal en question. Deux hommes en training, l'un bleu, l'autre blanc, surgirent sur le chemin forestier : des joggeurs, le chemin fait partie d'un parcours Vita. L'ingénieur municipal avait perdu son assurance, la cheminée n'était pas encore décidée définitivement, ni son emplacement, cela durerait encore des semaines jusqu'à ce que cet emplacement soit fixé, mais le projet du tunnel sous la ville devait d'abord être soumis à la population. Un notaire objecta que le projet de cheminée d'évacuation était impliqué par le projet de tunnel autoroutier, et que si les deux projets n'étaient pas présentés en même temps aux citoyens, la cheminée pourrait être construite sans en référer au peuple. L'ingénieur municipal demanda au notaire s'il manquait de confiance dans les autorités. Le notaire répondit qu'il se méfiait par principe de toute autorité, et un professeur de géologie proposa de construire la cheminée d'évacuation à la carrière de *Tête plumée*. Il était le seul à en connaître l'existence. Sur le versant sud de Chaumont, il existe de nombreuses carrières, c'est de là qu'on extrait la pierre du Jura. Lorsque la carrière atteint une certaine dimension, on la ferme. C'est aussi le cas de celle qui se trouve à dix minutes de chez moi. Un de nos potentats occultes y entrepose ses machines géantes. Mais tout le monde voulut voir la carrière de *Tête plumée*. Elle n'est pas loin, dit le professeur, on peut l'atteindre en voiture. Ce n'aurait pas été nécessaire, la carrière de *Tête plumée* se trouvait à peine cinq cents mètres au-dessus de ma maison, dans la forêt. Simplement, je ne l'avais jamais remarquée, parce qu'on y parvient par une mauvaise route asphaltée, et que pour mes promenades en forêt avec mes chiens, je déteste les voies goudronnées, j'aime sentir l'humus de la forêt.

La colonne de voitures s'arrêta. Je conduisis mon véhicule sur un chemin latéral et, en compagnie de mon avocat, je suivis les hommes qui maintenant poursuivaient la montée à pied. Afin que la route ne soit pas trop raide, on avait construit un mur sur lequel elle passait, une sorte de rampe ; après ce mur, la route pouvait de nouveau s'adapter à la pente du terrain. Si la colonne de voitures s'était arrêtée quand même, c'était parce qu'après la rampe, la route était coupée par une barre métallique qui servait de barrière. A côté, une remise en ruine. Il fallait une clé pour ouvrir cette barrière. La conséquence en était que les camionneurs – peut-être n'avaient-ils pas la clé, peut-être l'avaient-ils oubliée, peut-être étaient-ils trop paresseux pour aller plus loin – avaient balancé leurs déchets par-dessus le mur, dans la forêt. Ces horribles détritiques cachaient presque entièrement le mur lui-même. Nous avons contourné la barrière, qui n'empêchait que le passage des voitures, nous avons continué sur la route maintenant noire et mal goudronnée, une route qui ne méritait plus ce nom, on aurait dit qu'on avait laissé couler le goudron d'en-haut ; à notre gauche, la forêt, des bosquets morts, des arbres agonisants, étouffés par le lierre, à notre droite des entassements jaunes de pierre du Jura, et puis entre-deux du goudron par galettes, du plastique, du vieux métal, tout cela dans un effroyable fouillis ; devant nous, à l'horizon vers lequel nous montions, quelques mélèzes isolés, devant le ciel chargé de nuages, trempé de pluie.

Puis nous sommes arrivés en haut et nous nous sommes trouvés au bord d'un cratère, impression due au fait que l'extrémité sud de la carrière taillée au dos de la montagne avait été fermée par un remblai de terre. Montés par l'ouest, nous nous trouvions là où le remblai rejoignait le terrain naturel. En face de nous, la paroi opposée de la carrière, à l'est : la roche nue du Jura, du calcaire blanc en couches parallèles, disposées selon le profil de la paroi, comme d'épais tapis défraîchis étalés les uns sur les autres ; le côté nord de la carrière était également fait de cette roche nue du Jura ; au-dessus, on avait construit une rampe de béton, sur laquelle se tenait un wagon-citerne, une espèce de monstre orangé, entouré par des éboueurs en vêtement de protection de même couleur ; du wagon citerne jaillissait un énorme et terrifiant jet d'immondices noir, qui passait devant la rampe de béton, puis devant la roche blanche du Jura, pour s'engloutir dans les profondeurs du cratère, à nos pieds. C'était comme la diarrhée d'un dinosaure. La merde s'éclaboussait bruyamment dans un lac noir et huileux, semé de bouteilles de plastique.

Un singulier recueillement avait saisi les hommes. Pour tout le monde, ce spectacle était pénible. La carrière était devenue la fosse à ordures de Neuchâtel, sa décharge. De tels endroits ne sont jamais sans chatouiller le patriotisme. Ce que les cantonniers pompaient des canalisations ou des fosses finissait dans ce trou monstrueux et douteux, y compris la boue des stations d'épuration, et, naguère, les résidus de mazout, qui maintenant encore n'étaient pas absorbés. Lentement, ce sombre bouillon de merde se glissait entre les couches de rocher, sur lesquels, plus bas, s'élevaient mes deux maisons ; il descendait bouffer le lac, dont les rives empierrées et remblayées soutiennent la ville. En silence, nous avons rebroussé chemin. Lorsque je suis revenu sur les lieux plus tard, un nuage de gros oiseaux noirs s'est envolé : des corbeaux ; une odeur de sang flottait au-dessus de la décharge. Ça puait le meurtre. Je jetai une pierre dans le bouillon noirâtre, elle s'engloutit lentement, formant des bulles d'air, puis un remous paresseux qui prit des teintes rougeâtres. Du bord de la décharge, on pouvait voir le lac, loin en direction d'Yverdon. On peut difficilement imaginer une décharge placée en un lieu plus idyllique.

Si je ne cesse de retourner dans cet endroit pour le montrer à mes amis, c'est uniquement parce qu'alors m'envahit le souvenir du village dans lequel j'ai grandi. Nous, les enfants, nous avons souvent joué dans sa décharge. Les rayons de roues à vélo et les bidons à lait rouillés, les machines à coudre cassées, etc., se transformaient pour nous en jouets fantastiques, et le soir j'aimais rouler jusque là-bas, au soleil couchant, avec le vélo de mon père, passant devant le vieux cimetière, sur le pont, puis devant le nouveau cimetière. A l'époque il n'y avait encore aucune maison ; un chemin campagnard conduisait dans la plaine jusqu'à la décharge ; je m'imaginai glisser en bateau sur un océan démesuré, je parlais à haute voix, je revenais en arrière et repartais en avant, jusqu'à ce que les premières étoiles apparaissent, puis je rentrais chez nous.

Et comme je me trouvais là, pour la première fois, au bord de ce cratère perdu, rempli de ce brouet répugnant, fait de matières fécales et de déchets d'épuration, enfoncé dans cette forêt, au-dessus de mes lieux de séjour et de travail, pour la première fois, un quart de siècle après avoir atterri dans ce coin, auprès de ce lac, au-dessus de cette ville, je compris où je vivais réellement. Je compris même davantage : l'acteur Hans Christian Blech m'a raconté un jour que pendant la Deuxième Guerre mondiale, en Russie, durant la progression de l'armée allemande, il avait été affecté à une compagnie disciplinaire. Une fin d'après-midi, on avait progressé dans le vide, sans ravitaillement, il s'était retrouvé seul, détaché, dans la nuit tombante, pour chercher de la nourriture. Un paysan l'avait dirigé vers une forêt où il avait trouvé une clairière pleine de chanterelles ; jamais il n'avait vu autant de champignons à la fois ; il avait rejoint la compagnie disciplinaire en ployant sous les chanterelles. Deux ans plus tard, lors de la retraite de l'armée allemande, il s'était retrouvé, à la même saison, dans cette région forestière, il s'était remis à chercher la clairière ; elle avait été clôturée, et au-dessus de la porte d'entrée, il était écrit : « Katyn », le nom de la forêt dans laquelle Staline a fait assassiner par milliers les officiers polonais. C'est ainsi, me racontait cet acteur, qu'il pensait toujours à cet endroit quand il jouait Woyzeck et en arrivait au moment où le soldat doit dire au médecin : « Les champignons, Monsieur le docteur, c'est là, c'est là qu'il y a du louche. Avez-vous déjà vu les dessins qu'ils font par terre, en poussant, les champignons ? Celui qui pourrait lire ça ! »² Maintenant, ces dessins, nous pouvons les lire. Grâce aux associations qu'ils suscitent. La fosse à détritiques de mon village pouvait encore être métamorphosée en place de jeux par les enfants, la décharge géante au-dessus du Vallon de l'Ermitage ne le peut plus. Les fosses à détritiques de ma jeunesse ne sont plus celles d'aujourd'hui. Voilà les signes qui suscitent d'autres associations, des images de meurtres, des visions de décharges humaines comme Auschwitz. Les signes des champignons sont devenus ceux que les

² Cf. G. Büchner, *Théâtre complet*, trad. fr. de Marthe Robert, l'Arche, 1953, p. 152 (ndt).

hommes laisseront sur la terre : des décharges de déchets atomiques, comme les seuls témoins qu'il exista un jour l'être humain, ce singe féroce. Ce n'est qu'après épuisement de cette radioactivité que la planète, qui nous a été donnée pour nous créer nous-mêmes, retrouvera sa virginité.

Post-scriptum de 1981 : l'hiver n'a convenu ni aux nouveaux chiens de berger ni à moi-même. La neige est venue trop tôt, elle est restée, elle a gelé. A la saison de mes promenades, les chevreuils sont déjà descendus de la forêt ; nous avons dû mettre en laisse notre chien mâle (que nous avons depuis trois ans) ; la femelle (du même âge que le mâle, et qui nous accompagne depuis quelques semaines de plus à peine), je l'ai laissée libre. Elle est de trop bonne composition, elle ne peut être dangereuse pour les chevreuils. La police fut d'un autre avis. Je renonçai à mes promenades. Le gel, et le chien nerveux au bout de sa laisse les rendaient trop pénibles. C'est ainsi qu'à mon soixantième anniversaire je ne me suis pas retrouvé dans les meilleures dispositions ; il faut dire aussi que j'étais embarrassé d'être fêté par Neuchâtel, je sentais subitement que j'étais devenu Neuchâtelois, on ne passe pas impunément la moitié de sa vie dans une ville. A Zurich, j'ai écrit et travaillé des pièces pour le Schauspielhaus, et j'y ai la plupart de mes amis. Cinq jours plus tard, je m'y suis rendu et je ne me suis pas du tout senti Zurichois. Je ne m'étais jamais senti tel, ni d'ailleurs Bernois ou Bâlois ; et puis, le Schauspielhaus était gardé par des policiers ; à l'extérieur, « la jeunesse » s'était rassemblée ; il y avait aussi le président du Conseil d'Etat et le maire de la ville. C'est ainsi qu'on m'a bien enfermé, pour une fête en quarantaine.

A Zurich, tout fut officiel ; à Neuchâtel, familial. Il y eut le petit-fils de ce pasteur – voilà plus de quarante ans, je m'étais rendu à vélo dans sa maison de vacances à La Tourne, traversant pour la première fois Neuchâtel – qui commença par jouer la *Fantaisie chromatique et fugue* de Bach. Mais il y eut aussi le Jodel de Konolfingen, qui, c'était clair comme le jour, me convenait bien mieux que la représentation de *Romulus* à Zurich. Tandis que le jeune pianiste jouait, je songeai aux circonstances dans lesquelles j'avais vu son grand-père pour la dernière fois : il avait déménagé de Rochefort à Zurich ; dans je ne sais quel fantomatique et minable hôpital, il était couché, mourant ; c'était une pauvre pièce du rez-de-chaussée, qui donnait sur la rue. Et devant le chœur de Konolfingen, je me demandai si l'un des choristes, peut-être, avait fait partie de ces jeunes du coin qui, à l'époque, m'avaient rossé, et pouvaient le faire parce qu'ils étaient plus âgés que moi. Puis je pris conscience que j'étais actuellement plus âgé que la très grande majorité de ces jodleurs, avec leur costume beige clair et leurs chapeaux noirs plats, et que seuls quelques-uns d'entre eux pouvaient avoir un âge aussi avancé que le mien, à la rigueur.

Lorsque la salle de la Cité universitaire, dans laquelle avait lieu la fête, se fut lentement vidée, je remarquai, au dernier rang, un vieillard que je ne reconnus pas tant il avait changé. C'était le Maître. Je vins à lui. *Je suis un encore là*³, dit-il. Plus tard, avec le recteur et quelques connaissances, je remontai vers la ville ; pour faire suite à la fête, j'avais prévu un repas au Rocher, chez Liechti. Mon médecin de Berne m'accompagnait ; nous avons grimpé, en direction de la gare, un escalier qui semblait ne jamais devoir finir ; je sentais chez le médecin le même souci, à mon sujet, qu'il avait eu jadis, lorsqu'il m'avait accompagné à la librairie pour que j'y choisisse mes lectures d'hôpital. Chez Liechti, où les autres étaient déjà réunis, je rencontrai à nouveau le Maître. C'est sur ma demande qu'il avait été invité, mais il maintint que l'invitation émanait de la ville. « *Nous payerons quand même* », affirma-t-il. Il resta jusque vers onze heures. Un ami de Liechti, un aubergiste chez qui je mange parfois, le reconduisit chez lui. Je pris congé : « *Au revoir, Maître.* » Il répondit : « *Le Maître, c'est vous, car je ne suis qu'un centimètre* ». La première fois qu'il prenait les choses avec un brin d'humour. Lorsque l'aubergiste l'eut reconduit chez lui, le Maître lui ordonna d'entrer. L'homme, un brave Suisse alémanique, obéit. Le Maître s'assit dans son hall, sur une chaise, posa les pieds sur un fauteuil et ordonna : « *Enlevez-moi les chaussures !* ».

Traduit de l'allemand par Etienne Barillier

³ Sic (ndt).